

# VŒUX ACCOMPLIS

ROMAN CANADIEN

(Suite)

Un attachement de longues années comme celui de Victor pour Virginie et de Léon pour Louise ne les avaient jamais éblouis, et quoique toujours constant, il n'avait jamais atteint les proportions d'une passion violente : et le léger contraste qu'offraient les caractères des deux sœurs avait été d'autant mieux connu et apprécié par leurs amants, qu'eux-mêmes, avaient les dispositions diverses qui s'harmonisaient parfaitement avec la tournure d'esprit de celle que chacun d'eux préférait.

Victor et Virginie avaient plus de douceur, un tempérament plus calme et des goûts plus simples.

Une existence sédentaire, les charmes du foyer domestique, et une ambition renfermée dans les limites de la vie commune des citoyens aisés et tranquilles de Montréal, était l'objet des plus brillants rêves de Victor ; et Virginie ne s'était jamais trouvée en contradiction avec lui ni dans ses goûts actuels, ni dans ses projets d'avenir ; ils étaient bien faits l'un pour l'autre.

Mais Louise qui paraissait à tous ressembler à sa sœur comme les feuilles d'érables se ressemblent entr'elles, avait deviné à Léon des pensées romanesques, une imagination qui aimait à se bercer de rêves brillants et audacieux.

Léon qui avait un tempérament de feu et les goûts les plus aventureux, admirait cette tournure d'esprit et s'autorisait de l'encouragement et de la douce approbation qu'il trouvait auprès de Louise pour se livrer aux projets les plus ambitieux et se lancer dans toutes les entreprises que l'état du pays et les habitudes des Canadiens à cette époque justifiaient.

Du reste Louise avait acquis sur sa sœur aînée un ascendant que devaient naturellement lui donner une plus grande force de caractère et un esprit plus vif et

plus entreprenant ; si bien qu'elle la dominait complètement et lui imposait ses volontés, non pas malgré elle, mais comme à son insu et sans qu'elle s'en doutât tant était grande leur amitié réciproque.

Victor était également sous l'influence de Léon qui dominait son aînée avec d'autant plus de puissance que monsieur Mainfroy approuvait le goût de son cadet pour les aventures et aurait voulu voir ses deux fils se lancer dans les armées ou dans la traite des pelleteries qui lui paraissait les deux seules carrières où l'on put acquérir la fortune et la gloire, et vivre avec cette gaieté du cœur qui est le partage des caractères audacieux et insoucians comme le sien.

## IV

Les deux fils de M. Mainfroy étaient parvenus à l'âge d'homme, et comme leur père jouissait d'une assez bonne fortune, madame Blondeau se trouvait flattée et honorée de les voir porter leurs attentions uniquement à Virginie et à Louise ; de telle sorte que jamais elle n'avait même pensé qu'elle devait chercher pour elles d'autres alliances.

Les deux jeunes filles, confiantes et tendres jouissaient de leurs amours, avec ce bonheur tranquille et cette candeur qui sont le partage des cœurs qui aiment pour la première fois et sont sûrs d'être aimés.

Déjà le jour de leur mariage était fixé.

Tous les apprêts des noces, étaient faits, Victor et Virginie, Léon et Louise, devaient paraître ensemble à l'Eglise pour y voir bénir leur union.

Mais tout à coup des événements survinrent qui firent suspendre le mariage.

Le pays fut envahi par les Américains qui après avoir proclamé leur indépendance, avaient lancé des armées pour enlever le Canada à l'Angleterre.

M. Mainfroy jugea qu'il était prudent de retarder le mariage de ses fils jusqu'à ce que la guerre fut finie, ou au moins que le danger se fut éloigné de ses foyers, sa fortune pouvant être fort compromise durant ces temps de troubles.

Il continuait toujours à faire la traite des pelleteries, et les communications étaient interceptées par les troupes américaines.

D'ailleurs, à cette époque, au début des hostilités entre l'Angleterre et ses anciennes colonies, les Canadiens ne savaient au juste quel parti prendre ; et M. Mainfroy qui tenait fort et ferme pour les Anglais pensant bien qu'il était perdu, si malgré sa conviction intime les Canadiens faisaient cause commune avec les *Bastonnais*.

Il avait aussi une haine invétérée contre les Américains, car dans ses courses parmi les tribus sauvages il les avait toujours trouvés, faisant concurrence à son commerce, et souvent la guerre aux partis qu'il commandait.

De sorte qu'il ne s'était pas fait prier pour obliger ces fils à s'engager comme volontaires, et lui-même marcha avec eux quand il s'agit d'aller combattre les Américains, qui avaient débarqué au pied du courant et marchaient sur Montréal.

Cette ville laissée sans défense fut prise bientôt après, puis abandonnée par l'ennemi, Victor et Léon qui avaient rejoint le corps de Canadiens commandé par M. De Beaujeu, sur la Rivière Chambly avaient été forcés de donner trêve à leurs amours, et d'enrichir leur cœur de deux sentiments que les femmes aiment toujours à trouver chez leurs amants, l'amour de la patrie, et l'amour de la gloire, qui naissent sous les armes et en face de l'ennemi comme l'amour de la femme naît à la vue de celle qui l'inspire.

Les demoiselles Blondeau s'étaient émues à l'idée de se séparer de leurs fiancés ; les dangers qu'ils allaient affronter froissaient leur tendresse ; mais elles étaient bien élevées et avaient le cœur grand.

Chaque succès des milices canadiennes, chaque pas que l'ennemi faisait en déroute les récompensaient de l'absence de leur fiancés, parce que toujours ils étaient les premiers à l'action, et que leurs noms étaient cités parmi ceux des plus braves.

Virginie eût peut-être préféré

que les combats fussent moins nombreux, que Victor s'exposât un peu moins, mais Louise ne cessait de stimuler la vaillance de Léon.

Son imagination s'exaltait à l'idée des combats et de la gloire, des dangers et des hauts faits auxquels son fiancé prenait part, et elle en était venue à dire qu'un mari sans quelque réputation militaire ne lui convenait pas, et qu'au milieu de tant de braves, il fallait que Léon fut le plus brave pour mériter de conserver son amour.

Et Léon autant par bravoure naturelle et par point d'honneur que pour plaire à sa maîtresse s'exposait à tous les dangers, se jetait au plus fort de la mêlée, et lorsque, quelques jours après, une simple fleur lui arrivait envoyée par Louise, il trouvait dans ce témoignage d'amour et d'approbation, la récompense la plus précieuse et la plus fière dont il pût s'honorer. Victor partageait jusqu'à un certain point les sentiments de son frère, et comme il était l'aîné, il tenait à donner à Léon l'exemple du courage et de l'honneur militaire.

Mais que d'ardentes prières, que de vœux pour leurs fiancés, les deux jeunes filles élevaient au ciel pendant qu'ils étaient en guerre.

C'est dans cette petite Eglise de Bonsecours qu'elles allaient assister à chaque office, et que le matin, et le soir, à toute heure, lorsqu'on annonçait un combat prochain, lorsque le canon de la vieille citadelle faisait gronder un chant de victoire, elles demandaient instamment en versant des larmes d'amour et d'inquiétude, ou d'amour et de joie, d'épargner, de sauver Victor et Léon du danger, ou remercier la vierge de Bonsecours du gain d'une bataille et de la vie conservée à leurs amants.

Madame Blondeau et madame Mainfroy se joignaient à elles pour prier ; et lorsque le soir cette gaieté toute canadienne qui accompagnait nos soldats à la guerre et dans les courses lointaines, venait s'asseoir au foyer et consoler de l'absence les mères et les amantes des guerriers, c'est alors